

Vers une vision girardienne et ... « évangélique »
des arts martiaux :
une certaine approche de la non-violence,
une certaine approche de
l'Aïkido

Dépassant la fameuse loi du talion, Jésus, dans *l'Évangile de Matthieu* expose une autre compréhension du monde et de sa violence : « quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. » (Matthieu, 5, 39). Les exégètes précisent que Jésus prônant cette non-violence n'interdit pas de s'opposer aux attaques injustes, qu'il s'agit là de l'offense faite à soi-même qu'il ne faut pas, en quelque sorte amplifier, mais plutôt étouffer dans l'œuf. Dans cette même perspective, on reconnaît le message, lui aussi non-violent, du Mahatma Gandhi, mais dans cette nuance même où non-violence ne veut pas dire autodestruction ou suicide, même si la non-violence est plus belle, plus grande que la violence :

« Là où il y a le choix qu'entre lâcheté et violence, je conseillerai la violence [...] Je cultive le courage tranquille de mourir sans tuer. Mais qui n'a pas ce courage, je désire qu'il cultive l'art de tuer et d'être tué, plutôt que de fuir honteusement le danger. Car celui qui tue commet une violence mentale ; il tue parce qu'il n'a pas le courage d'être tué en tuant [...]. Je risquerais mille fois la violence, plutôt que l'émascation de toute une race [...]. Je préférerais de, beaucoup voir l'Inde recourir aux armes pour défendre son honneur, plutôt que de rester lâchement témoin de son propre déshonneur [...].

Mais je sais que la non-violence est infiniment supérieure à la violence, que le pardon est plus viril que le châtement. Le pardon est la parure du soldat. »¹

Le pardon est la parure du soldat, mot qui en complète un autre : celui de « clémence ». Pour être clément, il faut être en mesure de punir, de gagner sur un éventuel « adversaire ». C'est parce que l'on est fort que l'on peut être non-violent. Celui qui est sous la domination, dans l'esclavage du maître n'a pas la possibilité d'être clément.

Ainsi on aborde cette question de l'efficacité, Simone Weil, dans *La pesanteur et la grâce*, pose la question dans sa complexité même : « s'efforcer de substituer de plus en plus dans le monde la non-violence efficace à la violence. [...] La non-violence n'est bonne que si elle est efficace. »²

La problématique apparaît alors clairement : comment tendre l'autre joue, recevoir un nouveau coup, accepter l'injure et pourtant être fort, et pourtant vibrer de cette non-violence efficace ? Comment associer non-violence et efficacité ? Quelle est cette non-violence qui ne consiste pas à être détruit, mis à mal par un adversaire, mais plutôt à opposer une autre attitude face à la violence ? On confond parfois non-violence et faiblesse, qu'en est-il du doublet non-violence et puissance, non-violence et efficacité ?

Ce sont les arts martiaux que l'on questionnera, et plus particulièrement un art martial respectueux de la vie, du partenaire : l'Aïkido. Que propose l'Aïkido face à la violence, et que peut-on en déduire sur plan plus général ? Face à une union qui se ferait

¹ *Déclarations et écrits de 1920 et 1921 réunis par Romain Rolland, in Mahatma Gandhi, 1924, Stock, 55ème ed°, 1929, pp, 54-55.*

² Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, chapitre la violence, [1947], Press Pocket, Agora, 1991, p. 101.

toujours contre, contre l'autre, le faible, le différent, l'étranger à moi-même, quelle est l'éthique propre à l'Aïkido ? C'est à travers une anthropologie du religieux que l'on abordera la question de la violence, la question de l'Aïkido. C'est accompagné des textes sacrés que l'on questionnera l'art martial, reprenant ainsi la pensée de René Girard qui montre que les Évangiles sont une théorie de l'homme avant d'être une théorie de Dieu.

René Girard développe une théorie des textes sacrés, une anthropologie des textes sacrés. Le rôle de Jésus devient particulièrement éclairant. Pour René Girard, tout est mimétisme à des degrés plus ou moins importants. Dis-moi qui tu désires, je te dirai qui tu es. Car tout est une question d'être et jamais d'avoir. On croit se battre pour un objet particulier, on ne se bat jamais que pour un être particulier. Le désir est mimétique avant d'être un choix posé sur un objet particulier. Désires-tu cette jolie femme que moi-même je sens en moi du désir pour elle ; changes-tu d'objet, que sans comprendre ce qui m'arrive, je délaisse ton ancien objet pour ton nouvel objet. Dans ce triangle du désir, triangle du sujet du médiateur et de l'objet, c'est l'être lui-même du médiateur que « vise le désir » : « l'être est véritablement ce que cherche à atteindre le désir. »³ C'est toujours ce médiateur, mu par un désir proprement maléfique que je cherche à copier, et plus je désire le même objet que lui, et plus j'entre en conflit : la trame est archi-connue (autant qu'elle est d'ailleurs archi-méconnue lorsqu'elle nous implique, nous-mêmes, dans ses filets mimétiques). C'est là qu'intervient la particularité de Jésus : Jésus ne cherche jamais à imiter un désir d'un quelconque médiateur : il ne veut qu'imiter Dieu et ne se laisse bercer par aucune sirènes désirantes⁴. Ainsi le skandalon biblique, ce scandale par qui le malheur arrive, cette pierre d'achoppement qui fait boiter l'homme, c'est proprement « le désir lui-même, toujours plus obsédé par les obstacles qu'il suscite, et les multipliant autour de lui... »⁵

Plus les désirs se multiplient, plus les tensions se multiplient, plus la société, quelle que soit sa forme se craquelle, se gonfle, s'enfle. Elle cherche enfin un « tous-contre-un mimétique. »⁶ Un éternel, ou presque, cycle mimétique commence, tension, violence et mise à mort (réelle ou fictive) d'un bouc émissaire, calme mécanique et reprise des tensions.

Dans la continuation de l'Ancien Testament, ou plutôt dans son « accomplissement », le Nouveau Testament apporte une Bonne Nouvelle : la dénonciation de la crise sacrificielle. Jésus dénonce le phénomène de bouc émissaire en s'affirmant et en se posant comme victime sacrificielle. À la suite de Simone Weil qui avait bien compris que les Évangiles apportaient une théorie de l'homme avant d'apporter une théorie de Dieu, René Girard montre ainsi que le Nouveau Testament dénonce la crise mimétique et ainsi les comportements humains. Le diable, c'est l'Être absent, le mimétisme absolu qui fait copier à l'infini, presque sous hypnose, en transe, le désir de l'autre. Jésus montre ainsi le fonctionnement humain, avant celui de la révélation divine. Il est fils de Dieu, car il n'entre jamais dans le conflit mimétique, il n'imité que la parole de Dieu. Le but de Jésus est clair, il s'agit pour lui « de ressembler le plus possible à Dieu le Père. »⁷ Il ne copie pas le désir de l'homme, il copie le désir de Dieu.

En se posant comme agneau de Dieu, agnus dei, Jésus dénonce le caractère mimétique de tous les conflits sacrificiels, il se pose lui-même comme la victime, il tend

³ René Girard, *Les feux de l'envie*, Grasset, 1990, p. 58.

⁴ René Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Recherches avec Jean-Michel Oughourlian et Guy Lefort, Grasset [1978], Le livre de Poche, biblio essais, 1998, p. 301.

⁵ *Ibid*, p. 574.

⁶ René Girard, *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, Grasset, 1999, page 58.

⁷ *Ibid*, p. 32.

donc, et au-delà de tout ce qui n'a jamais été accompli, l'autre joue. Et la parole est accomplie.

Il s'agit donc bien d'inverser des processus violents. Que devient cette fameuse non violence affichée dans l'univers des Arts Martiaux ? Tout d'abord, il faudrait différencier des arts martiaux compétitifs ceux qui ne le sont pas.

Les arts martiaux compétitifs semblent reproduire exactement les processus victimaires, même s'ils sont codifiés, policés, « fédérationnés ». On peut rapprocher certains Arts Martiaux d'un processus de crise sacrificielle. Dans une approche plus subtile, il existe tout un jeu de rival-sujet dans l'approche asiatique d'un art martial : si l'on ne combat pas le maître, on combat ses frères aînés, ses semblables (dans une même tenue, dans un même lieu, suivant un même « rituel »). Il s'agit toujours d'un ensemble de spectateurs prenant fait et cause pour un des combattants, soit celui en bleu, soit celui en vert. Une foule regarde, vit au travers, des « combattants » sur un ring ou sur un tatami.

On ne peut s'empêcher de sentir le transfert (plus ou moins réussi) des combats ainsi mis en place. Certes on évite les coups, tout n'est pas permis, il faut suivre certaines règles, mais le principe reste le même. Entre les jeux de cirques des romains et les compétitions sportives la structure physique n'a pas changé : il s'agit toujours d'un cercle où souvent deux hommes se battent, au « nom de ». Ceux qui regardent combattent au travers, par l'intermédiaire des participants et se purgent, suivant le mot d'Aristote de « catharsis », de leur propres violences.

On doit établir néanmoins une deuxième catégorie. On doit séparer les arts martiaux visant au dō, à la voie, des autres. Ainsi le judo, le karate-do, le vo viet dao, etc. prétendent tous à une recherche, un parcours intérieur, à une volonté d'évolution personnelle.

C'est là qu'intervient la spécificité de l'Aïkido. Le fondateur, Morihei Ueshiba, O Sensei, après avoir été un combattant de tout premier ordre a compris l'inutilité de tout combat : les seules vraies victoires, sont des victoires sur soi-même, disait-il. La parole est forte et définit la singularité de l'Aïkido qui vise à combattre non l'autre mais soi-même, ses propres démons, ses propres illusions— même si tout art martial est bien sûr infiniment respectable et enrichissant.

Si la crise sacrificielle résout pour un temps les conflits dans les arts martiaux traditionnels, qu'en est-il d'un art martial qui la dénonce ? Quel peut être le rôle d'un art martial « non-violent », dans un univers où la violence veut et doit se réaliser lors de nouveaux combats de gladiateurs des temps modernes ? S'il y a « révélation », est-elle pour autant entendue ?

L'Aïkido offre là une réponse non violente à la violence. L'Aïkido utilise la violence d'une attaque pour la neutraliser et montrer ainsi que toute violence est sans effet. Il ne s'agit pas d'entrer en conflit avec un éventuel adversaire (terme récusé par l'Aïkido), mais au contraire de neutraliser l'attaque, en utilisant la force, la violence de l'attaquant. Il s'agit réellement d'absorber la violence de l'autre afin de la rendre caduque, sans objet. L'Aïkido, c'est une réponse intelligente à la violence, une résolution de la violence, non dans le conflit, dans l'opposition de la force contre la force, mais au contraire dans

l'harmonie, car il apprend à canaliser la violence d'autrui et à la diriger pour la neutraliser.

L'Aïkido a été fondé, au Japon, par Morihei Ueshiba (1883-1969) et a subi deux influences principales, une martiale et une autre plus philosophique et religieuse (le bouddhisme Zen, le Shintô et la religion Omoto). Maître Ueshiba eut de très nombreux élèves (son enseignement s'est étendu sur quelques 50 ans).

L'Aïkido dévoile son objet par son nom même : « la base de la pratique de l'Aïkido est la résolution harmonieuse des conflits. » En effet, l'Aïkido est composé de trois caractères Kanji : AI, KI et DÔ. AI veut dire « rencontrer, être en harmonie » , KI, « énergie dans toutes ses significations » et DÔ, « voie ». Il s'agit donc en pratiquant l'Aïkido d'entrer en harmonie avec d'autres hommes, d'une manière plus religieuse avec l'esprit de l'univers. C'est l'idée que développait le fondateur dans un poème où il affirmait que l'énergie du « corps » ne devait faire qu'une avec celle de l'univers. Ainsi l'Aïkido révèle deux facettes dont l'une est indissociable de l'autre ; il est à la fois une école de maîtrise de soi, d'amélioration de soi, de recherche spirituelle «active » mais aussi un art martial particulièrement efficace et redoutable.

L'Aïkido, en étant du côté de la victime, du faible, de la paix renouvelée, ou tente de renouveler, cette révélation du Nouveau Testament. En refusant le conflit, l'Aïkido refuse la multiplication à l'infini des crises mimétiques, des rapports violents entre le sujet et le rival. L'Aïkido est ainsi du côté de cette fameuse et rare non-violence efficace et développe tout un système gagnant-gagnant qui vient se substituer à gagnant-perdant. L'Aïkido, en protégeant l'agresseur lui-même contre sa propre violence, l'amène à la réalité que toute violence est inutile. On est donc dans cette conception fondamentale d'un art martial sans gagnant, ni perdant, sans ce que Nietzsche aurait développé comme du « ressentiment ». Si je gagne « au dépend de », je m'affirme au dépend de l'autre et créé chez lui ce sentiment de perte. Mais de quelle perte s'agit-il ? Qui a perdu ? Quelle est la véritable portée d'une victoire contre autrui, comme s'il fallait toujours répéter ce cycle infernal des victoires, des unions contre les autres, contre l'Autre ? Kisshomaru Ueshiba Sensei, fils du fondateur de l'Aïkido, montrait bien la direction dans un de ses livres et expliquant que tout un chacun voulait devenir un gagnant, dans une perspective qui n'est rien d'autre que purement égocentrique et illusoire. Le seul but vrai « budô » est de se libérer de ses déterminismes, de ses attachements et ainsi de se réaliser simplement — mais de quelle manière ! — en tant que véritablement un être humain⁸.

« Car tout n'est pas que compétition dans ce vaste combat pour la vie. »⁹

Tous les combats ressemblent fort à des luttes d'egos, de personnalités, de places sociales : luttes illusives qui amène l'homme à sa destruction. Détruire l'Autre, c'est se détruire soi-même, car c'est l'Autre qui me donne existence autant qu'il m'ouvre la porte à me re-connaître. Cet autre qui m'apparaît debout tel que le définit le philosophe Emmanuel Lévinas est ce même autre qui me prête existence par son regard. Son regard me porte, me tend vers la responsabilité d'être humain sur la terre puisqu'avant je n'existait pas en tant qu'humain. Le visage d'autrui qui m'apparaît presque religieusement autant qu'existentiellement pour Lévinas, c'est celui me donne identité et

⁸ Kisshomaru Ueshiba, *The spirit of Aikido*, Kodansha International, Tokyo and New York, [1984], 1988, page 15.

⁹ Franck Noel, *Aikido, fragments de dialogues à deux inconnues*, Éditions Franck Noël, 1996.

qui me rend proprement humain, au sens propre et fort du terme. La création ne naît pas d'un éventuel humus virtuel mais du regard de l'autre¹⁰. Je peux toujours continuer à combattre, à m'exprimer, à exister aux dépens des autres, mais ce faisant je ne fais que reproduire le skandalon originel, la pierre d'achoppement de l'humanité : la violence. Je ne considère jamais l'autre comme un autre moi-même qui me guide et me fait grandir, mais comme un adversaire. Mais où est donc l'ennemi ? Entrer dans le dojo, comme le rappelait Francine Rambaud, c'est aborder une réflexion sur ma place dans la société, suivre une certaine morale faite de tolérance et de respect.¹¹

C'est exactement ce qu'a compris Michel Serres dans son article *Chacun reçoit de tous*¹². Ces parents, ces amis qui se penchent sur le berceau de l'enfant-né lui offre sa première approche de l'humain. Sourient-ils, voici que l'enfant s'émeut, s'éclaire, commence à occuper l'espace du bien-être ; froncent-ils les sourcils, montrent-ils une moue inquiète, soucieuse, voire dégoûtée en cas de telle ou telle malformation, et voici pour le reste de sa vie l'enfant sera marqué du sceau de l'Autre ? Sceau qui sera celui de l'accueil ou sceau qui exprimera une condition d'exclu, une condition de petit être différent, non accepté¹³. On sait maintenant l'importance des premiers instants pour le nouveau-né. Comment est-il accueilli dans nouveau monde ? L'est-il d'un sourire, ou l'est-il dans le rejet, les cris, l'inquiétude, le stress pour reprendre ce mot fourre-tout à la mode. Le visage de l'Autre face au nouveau né, c'est proprement sa nouvelle, sans doute, sa vraie naissance. Là, il vient de naître au monde, il vient de naître au monde des humains, il vient de naître Homme. L'enfant modèle son visage sur celui de ses proche, de son père, de sa mère, des premiers êtres qui vont à sa Rencontre, des premiers êtres qui vont le re-connaître, lui prêter vie.

En existant par le regard, la présence de l'Autre, on comprend qu'il ne peut exister de compétition, de perdant et de vainqueur. Qui vais-je vaincre, sinon moi-même ? Là encore, il y a inversion de la crise sacrificielle. Là aussi, on révèle, en devenant victime, victime consentante, ces processus de contamination violente. Cette victime qui « tend la joue », ne le fait que pour mieux neutraliser toute violence. Si je peux tendre la joue, c'est que je peux être clément, que je peux enfin accueillir l'Autre dans toute sa différence, dans sa violence, dans son mal-être. C'est que je ne suis pas, que je ne suis plus, dans la consommation des choses et des êtres pour mon bien-être personnel, utilisant l'Autre comme moyen d'affirmer mon ego — d'affirmer mon ego contre lui et non pas avec lui. Pour tendre la joue, je dois renoncer à mon être en tant personne coupée du monde, en tant que personne centre du monde, pour enfin être-au-monde et commencer le dialogue : Paix dans le dialogue¹⁴! Ce dialogue, c'est quand je vais à la rencontre de l'Autre, celui-là même qui m'a offert sa différence, qui m'a offert donc par la même sa part d'humanité, et même au travers de sa violence : sa plus grande fragilité.

Dans le monde exemplaire et donc utopique de l'Aïkido, je dois être toujours capable d'harmoniser ma condition avec celle de celui qui vient à ma rencontre, quelle que soit le type de rencontre qu'il a pu souhaiter. Est-il violent ? Cette violence que j'absorbe,

¹⁰ Emmanuel Lévinas, *Éthique et Infini*, [1982], Livre de Poche Essais, 1984.

¹¹ Francine Rambaud, Aïkido, Aïkido magazine, édité par la Fédération Française d'Aïkido Aïkibudo et Affinitaires, « La voie grande ouverte », pp. 14-15, octobre 1999.

¹² Michel Serres, *À visage différent, l'alliance thérapeutique autour de l'enfant meurtri*, « Chacun reçoit de tous », collection Savoir : cultures, Hermann, 1997.

¹³ *Ibid*, p. 234.

¹⁴ Francis Jacques, *Différence et subjectivité*, Aubier, 1982, p. 228.

que j'utilise, c'est autant de lui-même que je lui rends. Plus j'accepte l'autre, plus je m'accepte. « Ma limite, c'est ta limite », dit souvent Christian Tissier — un des experts les plus brillants et impressionnants en Aïkido. Parlant ainsi, Christian Tissier montre que l'on doit toujours pouvoir, toujours et encore, Accueillir l'Autre, lui rendre sa place d'humain. Si au contraire, on pose soi-même une limite, on ne peut plus absorber l'Autre et lui donner ainsi toute sa place. On poserait ainsi ses contingences, ses acquis passés, ses préjugés toujours réducteurs, qui empêchent en fait d'absorber entièrement la différence.

Mon passé, mon « connu » me déterminent, me rigidifient, me coupent de toute souplesse d'accueil : je me ferme à l'autre... et c'est là que je peux me briser, ou briser l'autre, suivant le rapport de forces engagé.

Un grand expert en Aïkido, Yamaguchi Sensei, posait ainsi cette question de la souplesse : Il s'agit de déchirer le voile de l'illusion par l'Aïkido, illusion de la force, illusion du pouvoir sur les autres, illusion de la puissance :

« Ne vous raidissez pas, ne vous gonflez pas comme un paon car la raideur est la mort. »

Se raidir c'est ne plus être ouvert, ne plus évoluer, ne plus se remettre en question :

« aborder toute chose avec un coeur neuf. »

Par son attitude simple et cordiale, Seigo Yamaguchi démontait ces mécanismes de recherches d'idoles, de fausses vénération pour de faux dieux. La spontanéité, la simplicité priment :

« Les hommes les plus raides et les plus grands sont des statues - célèbres peut-être mais mortes : gardez la vie et la souplesse, la postérité peut attendre, ne la singez pas. »

Enfin la véritable force est définie :

« Il n'y a d'hommes forts que d'hommes justes. »

L'Aïkido est ainsi réellement l'apprentissage de la vie puisque « La souplesse et la fluidité sont la vie. »

L'Aïkido voudrait développer une approche universelle des êtres. Mais, au-delà de l'Aïkido, on l'aura bien compris, c'est toute une condition d'homme qui est posée ici. Une condition de l'échange, de l'accueil. Si j'accueille l'autre, quel qu'il soit, j'établis quelque chose de très rare : une Rencontre. La rencontre renouvelle cet instant à proprement parler de vie. L'Autre renouvelle en moi, à chaque fois, un partage essentiel et intime. Si j'accueille l'autre, c'est la vie elle-même, dans sa fluidité, dans ses remous, ses rapides, ses arrêts, son cours, que j'accueille, dans un dialogue à chaque fois renouvelé. On comprend le mot suivant, essence d'une philosophie du mouvement et du partage : « un seul geste, toute une vie »! C'est en un seul geste, un seul regard, unique et toujours changeant, que le temps du partage est donné, à nouveau, comme pour la première fois quand, jadis, le regard de l'Autre m'amenait à la Vie et à Sa rencontre.

Copyright Daniel Lance